

VINGT-CINQ ANNEES DE VIE LITTERAIRE

Aurait-on jamais pensé, il y a six ans, que le JOURNAL DE FRANÇOISE pénétrerait un jour sous la coupole de l'Institut et retiendrait, ne fut-ce qu'un instant, l'attention de l'un au moins des quarante Immortels de notre chère vieille patrie?

Oh, la reconnaissance dont nous nous enorgueillissons si fort est encore bien modeste, il s'agit d'un simple envoi, d'un humble service de librairie. Mais, enfin, c'est déjà quelque chose de savoir que notre existence n'est pas complètement ignorée, même, du plus jeune, je crois, des académiciens, M. Maurice Barrès, qui n'est pas un féministe, tant s'en faut, puisque, dans son oeuvre, il a choisi cette pauvre petite Bérénice comme sujet de son analyse de l'inconscient et en a éclairé la dissection mentale, des hœurs que pouvaient lui prêter quelques canards "mystères dédaignés" et un petit âne, "mystère douloureux" auquel il veut bien attribuer "de beaux yeux de grandes amoureuses".

M. Maurice Barrès a eu la délicate attention d'adresser à notre journal un exemplaire de son dernier ouvrage *Vingt-cinq Années de Vie Littéraire*, (I) pages choisies de ses oeuvres, jusqu'aux plus récentes; et comme personne n'a poussé aussi loin que l'auteur le "culte du moi", dont il est le grand-prêtre, le choix à faire ne pouvait certainement pas tomber entre des mains plus renseignées ni mieux intentionnées.

Cette oeuvre entière est essentiellement mâle, les écrits en sont virils et les idées fécondantes, profondément imprégnées de ces deux sentiments symboliques de la Patrie : la Terre et les Morts; aussi ne faut-il pas s'étonner si les livres de M. Barrès ne sont pas aussi généralement connus, du public féminin en particulier, que ceux des autres maîtres de la littérature moderne. D'ailleurs, les titres eux-mêmes font rarement pressentir l'ineffable tendresse et la richesse de sentiments dont le contenu déborde. *Sous l'Oeil des Barbares; Du Sang; de la Volupté, et de la Mort; Les Déracinés; L'Appel au Soldat*, etc, sonnent un peu durement à nos chétives oreilles de femmes et déroutent nos esprits disposés à rechercher chez les auteurs français le

charme et la grace, et des passions d'une nature moins violente.

Avouons-le, les oeuvres de ce genre ne sont pas encore beaucoup lues en Canada et ce serait une joie intense pour moi, qui viens de parcourir religieusement ce recueil, de provoquer la curiosité de nos lettrés sur ces poèmes de force et de fougue.

Ce n'est pas en lignes mièvres ni languoureuses que sont tracés ces merveilleux tableaux de vie sociale intense et d'exaltation nationaliste. Un feu brûlant traverse et entraîne la pensée; les maximes maitresses sont frappées comme des médailles et se burinent en phrases "heurtées et elliptiques" dans les cerveaux enfiévrés. Le luxe des images est merveilleux, la sensibilité dont elles sont inondées est tellement terrienne qu'elles semblent toutes des devises sur des étendards aux couleurs fleurdelysées. "Il est des lyres, dit M. Barrès, sur tous les sommets de la France", et, de ces lyres, il tire des accents qui vont au coeur de toutes les femmes dans les veines desquelles coule du sang gaulois.

Ce Lorrain patriote n'est pas un écrivain pour femmes, — disons pour femellettes —. Dans aucun de ses livres, la femme ne tient une grande place, sauf dans ce *Jardin de Bérénice*, dont je parlais au début où cette compagne un peu floue, comme une brume sur les étangs d'Aigues-Mortes, ne joue pas un rôle beaucoup plus important qu'un cobaye sur la table d'un vivisecteur.

Mais, à côté de cela, quelle élévation sublime atteint l'auteur, quand il dépeint la femme suivant son coeur, l'Héroïne, la Bonne Lorraine Jeanne d'Arc, dont il trace, dans *Les Amitiés Françaises*, cette image adorablement sainte : "Les chroniqueurs la virent grande et belle, avec des formes très féminines; le visage plutôt rond, les cheveux noirs, les yeux bleus, un peu à fleur de tête, sous de longs cils bruns. Elle a tout de notre terre et de notre race; mais, ce qu'elle a du ciel, c'est son visage rustique, l'enthousiasme et la compassion."

Toutes les autres femmes lui sont indifférentes, lui paraissent même dangereuses. C'est de Bonaparte qu'il dit : "ayant su trouver le but le plus conve-

nable à son ardeur, il s'y réserva tout entier, jusqu'à refuser de distraire, en faveur de l'amour, rien de sa résistance secrète". Combien souvent le souvenir de ce grand "Professeur d'Energie" — car, c'est M. Barrès qui a frappé pour Napoléon ce terme retentissant que développait ici, il y a quelques jours, M. Madelin, — combien de fois, dis-je, ce souvenir dut lui revenir à l'esprit au cours de cette campagne boulangiste dont il fut un des acteurs principaux et qu'il a si puissamment décrite dans *L'Appel au Soldat*, campagne éteinte au cimetière d'Ixel, par le suicide du chef sur la tombe de celle qui avait, elle, "brisé sa résistance secrète".

Ce combatif ne sacrifie rien de ses passions nationalistes au désir de plaire aux femmes, même intellectuelles; ses coups de patte sont quelquefois lourds et d'un goût peu sûr. Il fait le récit de la grande séance de la dénonciation des Panamistes par son ami Jules Delahaye, dans *Leurs Figures*, et ponctue l'incident final par cette remarque dont nos amis anglais diraient certainement qu'elle eût été *better left unsaid* : "C'est dans de pareilles circonstances qu'on voit quels inconvénients entraînerait l'éligibilité des femmes : les huissiers ne suffiraient point à délayer les corsets de nos belles et furieuses élues."

Soyons bonne princesse, et pardonnons cette boutade dédaigneuse, en échange de la joie intime que nous procure tant d'autres beautés!

La partie descriptive de chacun de ces ouvrages est captivante, il y a de ces peintures qui flamboient, qui vous empoignent. L'auteur s'y dépouille de toute préoccupation didactique et peint avec son âme, avec son coeur. Tel paysage lorrain, Sainte-Odile, par exemple; tel panorama, Aigues-Mortes; tel croquis, le Taygète; telle toile, les jardins de la Lombardie et Combourg, et l'Ile de France, et Domrémy, tout cela est prestigieux, d'un coloris aussi somptueux que le meilleur Pierre Loti.

Je n'ai ni le talent, ni la prétention, de vouloir décèler à mes lectrices en ces quelques lignes, tous les trésors d'une oeuvre aussi nourrie, dont la moëlle est tellement quintessenciée que l'on se prend quelquefois, à la lecture de ces pages, à soupirer comme la pauvrete de *Sous l'Oeil des Barbares* : "Ah, tu sais trop de choses!" Cependant, je voudrais bien leur inspirer le désir de se pénétrer de quelques unes de ces maximes héraldiques dont notre propre situation nationale